

Le Mahabarat
et
le Bhagavat

DU
COLONEL DE POLIER

présenté par

GEORGES DUMÉZIL

de l'Académie française

nrf

GALLIMARD

Aux enfants
de mon maître et ami Jules Bloch
en souvenir de leurs admirables parents
et des beaux dimanches du *Bannetou*

G. D.

PRÉFACE

La réédition d'un long fragment de la *Mythologie des Indous*¹ peut sembler n'être qu'un jeu rituel d'anniversaire à la mode de notre temps : la matière de ce livre, publié en 1809 par la cousine de feu le colonel de Polier d'après « ses manuscrits authentiques apportés de l'Inde », avait été recueillie, sans qu'on puisse préciser, il y a juste deux siècles, autour de 1785. Mais mon intention est moins journalistique. Je veux, avant de disparaître, tenir un engagement que mon ami Stig Wikander et moi avons pris en 1956, dans son cabinet d'indianisme de l'université d'Upsal : accomplir une double réhabilitation, celle d'une œuvre, celle de son auteur.

Dans la seconde partie du XIX^e siècle, les indianistes qui ont entrepris de faire l'historique des études consacrées au *Mahâbhârata* ont décrété que le résumé que *La Mythologie des Indous* donne de ce poème est insignifiant en volume et, quant au contenu, sans intérêt, étant donné les facultés

1. *Mythologie des Indous*; | travaillée par | Madame la Chanoinesse de Polier, | sur des manuscrits authentiques apportés de l'Inde | par | feu Monsieur le colonel de Polier, | membre de la Société asiatique de Calcutta. | À ROUDOLSTADT, à la librairie de la cour, et | à PARIS, chez F. Schoell, Libraire rue des Fossés | Saint-Germain l'Auxerrois, n° 29. | 1809.

créatrices de la chanoinesse de Polier. Sans intérêt : les documents du colonel auraient été « travaillés » par elle au point que, sans être des faux, ils ne sauraient être des témoins de son savoir. Insignifiants : le bruit court encore qu'ils ne consistent qu'en « quelques pages ». Nous avons donc décidé, il y a trente ans, Wikander et moi, de faire appel de cette erreur judiciaire ¹.

Dans les chapitres du début et de la fin du livre, dans les tableaux de « la » religion de l'Inde qu'elle a construite, la chanoinesse semble en effet s'être reconnu une grande liberté : le colonel n'avait sans doute laissé, sur ce grand

1. Je reproduis l'avertissement que j'ai donné aux lecteurs de *Mythe et Épopée* I, en 1968, p. 43, n. 2, à propos d'un passage du livre, par ailleurs bien conçu et savamment réalisé, de Raymond SCHWAB, *La Renaissance orientale* (1950).

P. 108 : « Après avoir rappelé l'*Ezour Vedam* et son « apport aventureux », M. Schwab ajoute : « En celui-ci Polier est insigne. » Puis, p. 170 : « Son indifférence à sa propre littérature est-elle celle de l'homme d'action (l'une des plus rares), ou celle du disciple des brahmanes ? Sur toutes choses, il laisse sa plume à sa cousine, d'où cette *Mythologie des Indous* (1809) « travaillée » sur les papiers où se trouvaient les résumés de poèmes, de *pourânas*, de doctrine ; Polier s'est borné à parler ses connaissances devant la chanoinesse, procédé dont elle s'est malheureusement inspirée pour présenter le tout sous forme d'un dialogue plus ou moins romancé entre Polier et Ram Tchound ; elle imitait ainsi un type de catéchisme oriental donné par l'*Ezour Vedam* ; érudite elle-même jusqu'à la pédanterie et pleine d'onction, elle paraît plus obsédée par le souci des concordances qui avait fait tant de ravages, que touchée par l'esprit critique. » Tout cela est inexact. Polier n'a pas « parlé ses connaissances » ; il a confié ses notes à sa cousine à charge de les mettre en forme sans les altérer (il avait refusé les services d'un érudit qui avait des idées personnelles, comme il est expliqué p. xxviii de la préface) et sa volonté avait été respectée dans la publication posthume : sauf dans le chapitre d'introduction et dans la conclusion, où la chanoinesse a donné libre cours à son génie philosophique, le travail a été fait consciencieusement, objectivement, sur les liasses où était consigné l'enseignement de Ramtchund [...]. Le principal reproche qu'elle encoure concerne son orthographe et sa ponctuation, aussi fantaisistes qu'incertaines. Mais son style n'est pas déplaisant, son expression est précise et ses plans bien conformés à la matière. Le dialogue « plus ou moins romancé » qu'on lui reproche se ramène à ceci : les brèves interruptions qu'est censé faire Polier, ou bien soulignent les articulations de l'exposé, ou bien provoquent des explications ou des répétitions très utiles, rendant le même service que, dans nos publications modernes, les notes et les renvois intérieurs. »

MYTHOLOGIE
DES INDOUS;

travaillé

par

M^dme. la Ch^{nsse}. de Polier,

sur des Manuscrits authentiques apportés de l'Inde

par

feu Mr. le Colonel de Polier,

Membre de la Société Asiatique de Calcutta.

Tome premier.

A ROUDOLSTADT,

à la librairie de la cour, et

A PARIS,

chez F. Schoell, Libraire. Rue des Fossés

St. Germain l'Auxerrois No. 29.

1809

Après ce témoignage aussi judicieux que véridique rendu à nos saintes écritures par le Savant Anglais que je cite, on peut admettre sur son autorité que l'antiquité des *Vedas* remonte aux premières périodes après le déluge, et qu'il est même vraisemblable qu'ils ont été écrits avant la sortie des *Israélites d'Égypte*, et par conséquent longtemps avant que *Moyse* eusse reçu le commandement et la mission divine qui distinguent ses écrits (1). Ce qui donne presque un degré d'évidence à cette opinion, c'est le caractère *Dévinâgaras*, dans lequel ces *Veds* sont écrits, caractère si ancien, qu'entre les *Bramînes* qui possèdent le mieux le *Samscrit*, leur langue savante, il en est très peu qui puissent se flatter d'entendre parfaitement l'ancien dialecte de ces livres fondamentaux (2); très-différent de celui des compositions Samscrites, évidemment plus modernes que les *Veds*, telles que sont les *Shasters*, leurs commentaires, les livres de sciences, et les poèmes et drames des *Indous*, compositions

(1) *Asiatic Res.* V. I. p. 238, 258.

(2) Bernier, T. II. p. 156. *Lettres édif.* T. XXI. p. 456. 458.

sujet, que des notes de circonstance et n'avait pas eu le souci de les organiser; on verra tout à l'heure que cette négligence ou cette indifférence correspondait à son caractère tel qu'il ressort de la préface même de sa cousine. Il n'en est pas de même des chapitres où sont résumées les trois grandes œuvres qu'il a connues, goûtées, et certainement enregistrées de façon continue. Qu'il ait commis des erreurs, des confusions (pas très nombreuses), des omissions (inévitables dans un *compendium*) n'est pas douteux, mais il a conservé l'ordre des épisodes et le type des personnages. Si des auteurs, des autorités comme le second Adolph Holzmann n'avaient pas, au siècle dernier, excommunié ce cadet d'Anquetil du Perron, son *Mahâbhârata* aurait été mieux connu des lettrés, et d'abord de nos grands romantiques. La *Mythologie des Indous*, ignorée, puis condamnée, n'a pas laissé beaucoup de traces : à Paris, je ne connais que les exemplaires de la Bibliothèque nationale et de la Sorbonne; ni la Société asiatique, ni l'École des Langues orientales, ni l'Institut de France, ni l'Institut d'Études indiennes, auquel de grands indianistes tels que Sylvain Lévi ont donné leurs livres, ne la possèdent.

L'homme lui-même, le colonel, huguenot français descendant d'une des victimes de la Révocation, attend lui aussi depuis près de deux siècles une marque de la reconnaissance et de l'estime de philologues qui, depuis longtemps, n'ont plus à aller comme lui recueillir, parfois sauver sur place et non sans péril, une matière irremplaçable. Or, à cet égard, la biographie de notre auteur n'est pas moins intéressante que celle du premier découvreur de l'*Avesta* et des *Oupnekhats*. En l'absence d'autres documents, qu'il devrait être possible de découvrir à Lausanne et en Avignon, peut-être à Londres, le plus sûr est de copier la notice personnelle que sa cousine a écrite sous sa dictée et qu'il a approuvée et complétée :

Né à Lausanne¹ dans le pays de Vaud, d'une famille originaire française mais établie et naturalisée en Suisse². J'eus dès mon enfance le désir de voir l'Asie et d'y rejoindre un oncle qui, au service anglais, était commandant de Calcutta. Quoique mon éducation eût été assez négligée, j'étais à quinze ans passablement avancé dans les mathématiques et j'avais, de plus, la tête meublée d'une prodigieuse lecture faite sans direction, sans choix, sans suite; car je vidais rayons par rayons les cabinets de lectures établis à Lausanne et à Neufchâtel, où l'on m'avait mis en pension dans l'institut du professeur de Montmollin. Je le quittai, l'année 1756, pour profiter d'une occasion qui se présentait pour aller en Angleterre, où je m'embarquai l'année 1757 pour l'Inde, et j'arrivai dans ce pays au mois de juin 1758, âgé de dix-sept ans. Ce fut dans la presque île en deçà du Gange, théâtre de la guerre que se faisaient alors les deux nations européennes rivales, que je débarquai. Calcutta avait été assiégée par les Français et l'oncle que je comptais rejoindre fut tué peu avant mon arrivée, en défendant cette place.

Absolument isolé par cet événement, j'entrai comme simple cadet au service de la compagnie anglaise et je commençai ma carrière militaire contre les Français sur la côte d'Orixa, d'où nous marchâmes dans le Bengale pour y combattre les Indiens. Ces diverses campagnes terminées, nous revînmes à Patna à la fin de 1760. Mais les Anglais étant en guerre avec le Schasada, je fus placé comme ingénieur dans le corps d'armée qui marchait contre le Nabab. Au retour de la campagne, on m'employa à l'inspection des travaux auxquels on occupait les troupes inactives, et bientôt après je fus appelé à Calcutta pour y remplir la place d'ingénieur en second. Arrivé dans cette ville, on me chargea de la direction générale de tous les ouvrages de fortification et je fus nommé, en septembre 1762, ingénieur en chef, avec rang de capitaine. Un avancement aussi considérable à l'âge de vingt et un ans augmenta mon zèle pour le service et me remplit d'espoir sur ma carrière militaire. Cependant, au bout de deux ans, un officier anglais

1. En 1741.

2. Après la révocation de l'Édit de Nantes.

nouvellement arrivé fut nommé au poste que j'occupais ; mais mes supérieurs, en m'annonçant l'ordre qu'ils avaient reçu, me donnèrent des témoignages si positifs de leur satisfaction de ma conduite et la perspective de faire la campagne qui allait s'ouvrir contre Soujah Aldowla et contre les Marates me faisait tant de plaisir que je regrettai peu l'emploi qu'on m'enlevait, d'autant que je conservai mon titre et mon rang d'ingénieur et de capitaine. Je rejoignis donc l'armée en ces deux qualités. La campagne finie, je revins à Calcutta, où je trouvai Milord Cleves qui se préparait à sa fameuse expédition. Parvenu au grade de major, je le suivis à son armée, il m'y donna le commandement des Cypayes, corps de troupes indiennes qui faisait partie de la seconde brigade ; et comme il m'avait particulièrement attaché à sa personne et qu'il m'honorait de sa confiance, il me remit le soin de veiller sur les officiers de son armée qui, mécontents de ses opérations, tramaient des complots dangereux pour les contrarier.

J'eus le bonheur de déjouer leurs intrigues. On connaît en Europe le succès brillant qu'eut cette expédition. En mon particulier j'étais si content de ma position que, sans un ordre exprès du gouvernement, je ne l'aurais pas changée. Mais celui-ci, mécontent de l'ingénieur en chef qui m'avait remplacé à Calcutta, me rappela dans cette ville et, en me rendant la place que j'y avais occupée, il y ajouta celle de commandant des troupes qui forment la garnison de cette place.

Sensible à cette marque flatteuse du contentement qu'avait de mes services l'administration militaire, je quittai l'armée et m'établis à Calcutta, où j'attendis avec confiance le brevet de lieutenant-colonel, que je savais prêt à m'être envoyé de Londres, lorsque, au lieu de le recevoir, il arriva un ordre des directeurs de la compagnie des Indes qui retardait mon avancement sous le prétexte que je n'étais pas né anglais. Quelque adoucissement qu'on apportât à cette injustice en me conservant les places que j'occupais, je la sentis vivement et, le conseil du Bengale ayant sans succès fait des plus fortes représentations en ma faveur pour m'obtenir le redressement de ce passe-droit, je ne balançai point à profiter de la bonne volonté de M. Hasting et du crédit qu'il avait auprès des

Nababs, devenus les alliés des Anglais. Ainsi j'acceptai une place d'architecte et d'ingénieur qu'il me procura chez Soujah Aldowla, qui cherchait un Européen capable de diriger les bâtiments et les fortifications qu'il se proposait de faire dans ses États. Je quittai donc Calcutta, pour me rendre à Feizabad, résidence de ce Nabab et, en m'y établissant, j'y pris les coutumes et les usages des Indiens avec lesquels je vivais.

L'humeur guerrière du prince au service duquel j'étais entré ne lui permettant pas d'être longtemps tranquille dans son pays, il me prit avec lui à une expédition qu'il faisait contre d'autres princes indiens. Peu de temps après, Najafs Kan, son allié, auquel il avait donné des troupes pour conquérir la ville d'Agra, lui ayant mandé que le siège tirait en longueur par le manque d'officier du génie, il m'ordonna de m'y rendre. Arrivé devant cette place, Najafs Kan me remit le commandement des troupes assiégeantes et je poussai les travaux avec tant de vigueur qu'au bout de vingt jours la ville se rendit; après quoi je rejoignis mon Nabab et continuai la campagne avec lui.

Quoique à son service, j'étais encore à celui de la compagnie et la confiance que me témoignait Soujah Aldowla excita la jalousie d'un commandant anglais qui, me croyant plus en crédit chez ce prince que je ne l'étais en effet, intrigua tellement auprès du gouverneur général de l'Inde que celui-ci m'envoya l'ordre de quitter l'armée du Nabab et de me rendre à Feizabad. J'obéis. La campagne finie, le Nabab revint aussi dans sa résidence, attaqué de la maladie dont il mourut deux mois après. Toutefois cet événement ne changea point mon sort puisque son fils et successeur Azeph Aldowla me confirma dans mes emplois.

Je jouissais avec sécurité et tranquillité de ma position, lorsque le renouvellement du conseil général d'administration vint encore la changer. La majeure partie des nouveaux membres étaient fortement prononcés contre M. Hasting, je lui devais les places que je remplissais, et, me croyant tout dévoué à ses intérêts, ils conçurent tant d'ombrage du poste que j'occupais que, à la majorité des voix, ils me rappelèrent à Calcutta sans vouloir m'accorder le temps nécessaire dans

un déplacement pareil à l'arrangement de mes affaires. Il fallut obéir, mais, arrivé à Calcutta et voyant qu'après dix ans de service je ne pouvais obtenir ni faveur ni justice de ces Messieurs, je résignai le service de la compagnie au mois de novembre 1775. Libre alors de mes démarches je retournai chez moi à Feizabad, où je ne m'occupais plus que de mes propres affaires, car le Nabab Azeph Aldowla, influencé par les agents du conseil général, m'avait ôté mes emplois, et bientôt, ledit conseil abusant de son pouvoir, le contraignit à me signifier l'ordre de quitter ses États.

Ainsi poursuivi par la majorité de cette administration peu équitable, plusieurs raisons inutiles à détailler m'engagèrent à me réfugier à Dehly. J'étais déjà connu de l'empereur depuis l'année 1761. Je lui présentai mes services, et non seulement je reçus de Sa Majesté l'accueil le plus flatteur, mais elle me nomma à la place de commandant d'un corps de 7 000 hommes, avec le rang et le titre d'Omrah¹ ajoutant à cette faveur le don en propriété du district de Khair, fief considérable qui, réparant les pertes que j'avais faites par mon départ subit de Faizabad, me mit à même de m'établir agréablement à Dehly. Mon emploi m'attachant à la cour et à la suite de l'empereur, je l'accompagnai dans plusieurs expéditions qu'il fit contre des sujets rebelles; elles furent heureuses, et Sa Majesté, de retour à Dehly, voulant reconnaître mes services et me dédommager des dépenses que m'avait occasionnées ces diverses campagnes, me gratifia d'un second Jaghuir, ou fief, relevant de sa couronne et très considérable, par l'étendue de son territoire et le nombre des vassaux; mais ceux-ci ne voulant point reconnaître mon autorité, je me vis obligé de faire la guerre pour mon propre compte et j'envoyai à cette expédition un gros détachement des troupes sous mes ordres. Soit incapacité, soit malheur, loin d'avoir le succès dont il s'était flatté, l'officier qui les commandait fut repoussé, son corps d'armée défait et lui-même perdit la vie dans cette malheureuse affaire.

Je fis encore quelques tentatives pour soumettre les insurgés, mais je rencontraï tant d'obstacles, chaque nouvelle entreprise

1. Titre militaire d'honneur, des grands seigneurs de la cour du Mogol.

entraînait tant de dépense que, rebuté d'une possession aussi précaire, je l'abandonnai, et content de celles que j'avais déjà, je continuai mon service auprès de l'empereur.

Ce prince, bon jusqu'à la faiblesse, avait un Premier ministre avide d'autorité et de richesse et qui n'employait son influence sur l'esprit de Scha Allow qu'à écarter de sa personne les serviteurs qui lui étaient réellement attachés, pour l'entourer de ses créatures. L'irritation qu'inspirait cette conduite à tous les Nababs, qui se trouvaient à la cour, et particulièrement à Najafs Kan, le plus considérable d'entre eux, occasionnait tant de cabales et d'intrigues qu'il était facile de prévoir les événements qui en résulteraient.

J'avais appris que le conseil d'administration générale, dans son dernier renouvellement, se trouvait composé, pour la majorité de ses membres, d'individus aussi bien disposés pour M. Hasting que ceux du conseil précédent lui avaient été contraires; circonstance qui me fit espérer que je pourrais, en rentrant sous la dépendance de la compagnie, parvenir à terminer les affaires particulières que j'avais à Faizabad. Je m'occupai des démarches nécessaires à mon but, lorsque l'arrivée du général Cootes dans l'Inde me les facilita.

Connu dès longtemps de ce digne officier, je lui avais communiqué plusieurs mémoires historiques concernant diverses provinces du Nord-Ouest de l'Inde. Il m'honorait de sa bienveillance, s'occupa de mes intérêts et la compagnie anglaise ne put lui refuser mon rappel. J'obtins de l'empereur la permission d'accompagner ce général à Bénârés, où je demeurai avec lui tout le temps qu'il resta dans ces provinces, et par son crédit, je me vis réintégré chez le Nabab Azaph Aldowla dans les places que la malveillance de la compagnie m'avait fait perdre.

Tandis que je me félicitais de ce retour de fortune, il y eut une insurrection à Dehly, occasionnée par les conseils aussi faux que dangereux que Sha-Allow recevait de son perfide ministre et cette crise fournissant à Najafs Kan les moyens d'ouvrir les yeux de l'empereur, qui commençait à soupçonner la trahison. Ce prince fit arrêter et emprisonner

le coupable, en remettant l'autorité entre les mains de Najafs Kan. Mais ce Nabab, malgré les services essentiels, que je lui avais rendus au siège d'Agra et dans plusieurs autres occasions, profita du pouvoir que lui donnait la chute du Premier ministre, pour s'emparer à force ouverte du fief que je tenais de l'empereur. J'avais à peine reçu cette fâcheuse nouvelle que, par de nouveaux arrangements qui se firent entre M. Hasting et le Nabab Azaph Aldowla, les places que j'occupais chez ce prince furent supprimées, ce qui, du plus brillant état de fortune, me réduisit à presque rien. Car non seulement ce que j'avais acquis pendant mon séjour dans l'Inde se trouvait entre les mains de ce Nabab, mais il me devait encore des arriérages considérables, dont je ne pouvais obtenir le paiement.

Cause innocente de cette dernière disgrâce, M. Hasting sentit que la justice demandait un dédommagement. Il m'obtint du conseil de Bengale le brevet de lieutenant-colonel, l'exemption de service, et l'agrément de me fixer à Laknau, pour y travailler à l'arrangement de mes affaires et à réaliser mes fonds. J'y formais un troisième établissement, et ce fut là que j'employai mes loisirs à rédiger et augmenter les mémoires historiques que j'avais composés pour feu le général Cootes, et surtout ceux qui étaient relatifs à l'histoire des Sikhs. Le cours de mes recherches à cet égard me conduisant à des délais sur les Indous et sur la religion de ce peuple indigène de l'Inde, je me trouvai embarrassé sur quantité de points et très étonné qu'après un aussi long séjour dans l'Inde (où j'avais plus vécu avec les naturels du pays qu'avec les Européens), je connusse aussi peu, et aussi mal, le fond de leur mythologie primitive.

Rien n'est cependant aussi commun que cette ignorance. 1° Parce qu'en arrivant dans l'Inde, on y apporte les idées prises sur les relations des voyageurs qui, à quelques exceptions près, méritent peu de foi par la raison que, n'ayant eu la plupart ni le temps ni la volonté de faire une étude approfondie de ce système, le peu qu'ils en ont saisi est tellement embrouillé et mêlé de vrai et de faux qu'on ne peut en trouver le fil.

2° Parce que les Indous instruits et en état de bien détailler ce prodigieux chaos de mythologie sont des êtres si rares qu'on est facilement rebuté. Lorsqu'on entreprend cette étude sans avoir l'avantage de posséder la langue Samscrite, ou sacrée, des Indous, que les Pundits ou savants entremêlent tellement dans leur discours familier, qu'il m'était difficile de les suivre dans la conversation, quoique je possède à fond la langue vulgaire de l'Inde, nommée Moors par les Anglais, Ourdouzebain par les naturels du pays.

Un hasard heureux me présenta un homme qui réunissait les qualités nécessaires pour suppléer à mon ignorance du Samscrit et pour remplir le désir que j'avais d'être instruit à fond des opinions mythologiques, primitives et fondamentales des Indous.

Cet homme, nommé Ramtchund, avait été l'instituteur du célèbre Sir Jones, mon ami. Il habitait Sultanpour, près de Lahore, il avait beaucoup voyagé et parcouru toutes les provinces du nord et de l'ouest de l'Inde. Il était Sikh de religion et de la noble tribu des Kättris; et s'il n'avait pas, comme les Bramines, le droit exclusif d'enseignement public, il avait cependant comme Kättris, celui d'entendre la lecture des livres sacrés. Doué en outre d'une mémoire prodigieuse, de beaucoup d'intelligence, d'ordre, de netteté dans l'esprit, et très versé dans les poésies et Pouram qui contiennent le système mythologique, Ramtchund avait de plus deux Bramines, constamment attachés à sa suite, qu'il consultait sur les points difficiles et qui, par leurs explications, le mettaient en état de répondre à toutes mes questions et de m'instruire à fond, non seulement de la religion et de l'histoire des Sikhs, mais encore de la mythologie des Indous, qui tiennent à ce peuple par tant de liens.

Satisfait de l'idée d'avoir un instituteur capable de me donner les secours que demandaient les diverses recherches que je me proposais, je pris Ramtchund chez moi. Il ne me quitta plus, je me mis à l'œuvre, et j'écrivis sous sa dictée le précis historique des trois poèmes épiques, le Marconday, le Ramein purby, le Mahabarat et celui des avatars ou incarnations de Vichnou, l'histoire de Chrisnen, et toutes

les fables et légendes, concernant les Deïotas ou êtres intermédiaires, les Bhagts ou saints, et les personnages célèbres dans leur mythologie, en un mot le système complet tel qu'il était dans son origine, tel qu'il a été dans ses variations et qui, envisagé sous son vrai point de vue, est très différent de celui sous lequel je l'avais considéré avant de le connaître à fond, et des idées qu'on s'en forme en Europe. Notre travail fini, je le soumis à la révision des Bramines et docteurs de ma connaissance ou de mes amis. Ils me confirmèrent unanimement l'exactitude et la fidélité des instructions de Ramtchund, duquel je ne me séparai qu'au moment où, parvenu enfin à réaliser une grande partie de ce qui m'étais dû dans l'Inde, je m'embarquai sur le vaisseau qui m'a ramené en Europe, où je suis arrivé en juillet 1788, après trente et deux ans d'absence, dont j'ai passé trente dans l'Inde.

La chanoinesse donne à cette autobiographie un complément qui montre avec quelle fierté le soldat vieillissant administrait ses mérites et ses devoirs envers la philologie : la minute, traduite de l'anglais, d'une lettre que M. de Polier écrivit, étant encore dans l'Inde, au chevalier baronnet Joseph Banek en lui envoyant pour le British Museum « les *Baids* ou *Veds*, livres sacrés des Indous » :

Monsieur,

*Depuis que les Anglais, par leurs conquêtes et leur situation dans l'Inde, sont à même d'être mieux instruits sur ce pays et sur les Indous, ses habitants indigènes, la curiosité des savants de l'Europe a été stimulée par l'espoir d'apprendre enfin quelque chose de certain sur les livres sacrés ou *Veds*, qui sont la base des opinions religieuses de cette intéressante nation : il est connu qu'on avait déjà fait plusieurs tentatives pour se les procurer, non seulement sur la côte de Coromandel, mais encore dans diverses contrées du Bengale, et même à Bénârés. Mais toutes les recherches à cet égard n'ont procuré que la découverte de quelque *Shasters**

[çastra], qui ne sont que des commentaires des endroits difficiles des Veds.

Pendant le long séjour que j'ai fait dans les provinces supérieures de l'Indostan, j'ai mis tous mes soins à des recherches aussi exactes que possible, sur un objet que je désirais d'autant plus approfondir que je savais qu'on doutait en Europe de l'existence de ces livres. Je m'adressai d'abord à Awd, Laknau, Agra, Dehly, mais dans aucune de ces villes je ne pus obtenir ce que je désirais y trouver. Odaypour se révoltant contre l'empereur Aurengzeb attira aux Indous une persécution, commencée la douzième année du règne de ce prince, et qui parvint à un tel degré de violence, l'an 1090 de l'hégire ou 1779 de notre ère, que la plupart des places consacrées au culte des Indous furent détruites, ainsi que les livres religieux qui s'y trouvaient. Le grand Jaising, autrement nommé Mirza Rajah, fondateur de la ville de Jaipour (contiguë à Amber) avait dans cette terrible crise montré tant d'attachement à Aurengzeb, lui avait rendu des services si essentiels, que son fils Ramsing, Rajah d'Amber, dut à la reconnaissance de l'empereur pour son père d'échapper à cette persécution aussi générale que cruelle.

Instruit de cette circonstance, j'en conclus que je trouverais à Jaipour les livres que je cherchais. J'écrivis, et mon correspondant confirma mon espoir. Mais, en m'apprenant qu'en effet on avait conservé les Veds dans cette ville, il ajoutait qu'on ne pourrait en obtenir de copie des Bramines à moins d'avoir un ordre exprès de Pertabsing, Rajah de Jaipour, et fils du célèbre Rajah Mirza, dont j'ai parlé plus haut, auquel on doit l'établissement du fameux observatoire de Jaipour et de Dehly, ainsi que celui de tables astronomiques très curieuses publiées sous le nom de Mohamed Scha-Alow, empereur de Dehly.

Je connaissais un peu le Rajah Pertabsing, l'ayant vu lorsqu'il vint faire sa cour à l'empereur Scha-Alow pendant que celui-ci campait aux environs de Jaipour. Je ne balançai donc point à lui écrire; mon ami Don Pedro de Silva, son médecin, lui présenta ma lettre qu'il s'était chargé d'appuyer. Pertabsing sourit en la lisant et demanda à Don Pedro quel usage

GEORGES DUMÉZIL

**Le Mahabarat et le Bhagavat
du colonel de Polier**

Au milieu du XVIII^e siècle, un jeune Suisse de Lausanne, descendant de huguenots, abandonne ses études et part pour Calcutta. Il prend du service dans l'armée de la Compagnie anglaise. Pendant plus de trente ans, il connaît beaucoup d'aventures. Sur la fin de son contrat, de la bouche d'un pandit fort instruit, il s'informe de la religion et des grandes épopées. Rentré en Europe, il s'enthousiasme pour la Révolution française et s'installe aux environs d'Avignon — où il sera assassiné lors des troubles du Directoire. En quittant Lausanne, il a laissé à la chanoinesse de Polier, sa cousine, les liasses des notes qu'il a prises sous la dictée de son maître. En 1809 seulement, elle en tire une *Mythologie des Indous* dont le principal mérite est de contenir un précis détaillé des trois grands poèmes, le *Râmâyana*, le *Mahâbhârata*, le *BhâgavataPurâna*, ces deux derniers étant étroitement imbriqués l'un dans l'autre. Ce livre a été dédaigné des indianistes, ignoré du public lettré depuis près de deux cents ans, alors qu'il aurait fourni une magnifique matière à *La Légende des siècles*. Georges Dumézil republie ici les chapitres où sont résumés les deux derniers poèmes.

Le *Mahabarat* du colonel et de la chanoinesse n'est pas toujours conforme aux originaux sanscrits, sans qu'on puisse parler d'authentiques variantes, mais intelligemment construit, agréablement écrit, il en conserve l'essentiel. Il se lit comme un roman d'aventures du XVIII^e siècle.

Il ne s'agit pas ici d'un travail scientifique, mais d'une réparation littéraire envers un de ces pionniers de l'orientalisme, maniant le pistolet et la plume, dont Anquetil du Perron n'est que l'exemple le plus connu.

nrf



9 782070 706051



86-III A 70605 ISBN 2-07-070605-2

90 FF tc

Extrait de la publication